

Marie-Hélène Lafon : « Je suis toujours aux aguets »

Marie-Hélène Lafon était l'hôte de l'Université de Haute Alsace pour parler du métier d'écrivain à des étudiants en lettres. Un partenariat du Suac et de la librairie 47° Nord.



Une quarantaine d'étudiants ont échangé avec l'écrivaine, mercredi matin, au campus de l'illberg. Photos UAlsaac/Jean-François Frey

Frédérique Meichler

« Elle s'appelle Gordana. Elle est blonde. Blonde acre, à force de vouloir, les cheveux rêches. » Sur ces toutes premières lignes de *Nos vies*, l'écrivaine Marie-Hélène Lafon peut dissenter longtemps. C'est ce qu'elle a fait mercredi matin, au campus de l'illberg à Mulhouse, devant une quarantaine d'étudiants de master 1 et 2. Tous ont bu ses paroles, une heure trente de conversation passionnante.

Gordana était déjà l'héroïne d'une nouvelle éponyme publiée en 2012. On la retrouve dans le dernier roman de l'auteure, paru à la rentrée. Avec ce prénom irremplaçable - Marie-Hélène Lafon confie qu'elle a vraiment croisé Gordana, « avec son accent indéfinissable, sa poitrine phénoménale », dans un magasin Franprix du 12^e arrondissement de Paris et qu'elle a essayé de lui trouver un pseudonyme mais qu'elle n'a pas pu. Un prénom aussi singulier, aussi chargé, ne peut rivaliser avec un autre...

« J'ai l'œil, je n'oublie à peu près rien »

Dans cette deuxième apparition littéraire de Gordana, Marie-Hélène Lafon enfonce le clou. Elle ajoute dans la première phrase la précision : à force de vouloir. Suggérant que la enième teinte n'arrange rien à l'affaire. Perfide subliminale ? L'auteure confesse qu'elle a peut-être un compte à régler avec cette femme aux seins dévastateurs à qui elle invente une vie. « Une autre vie que la mienne ? ». Et avoue : « Je suis toujours aux aguets, à l'affût. J'étais là, quand je l'ai rencontrée au Franprix, je m'imprégnais, je l'aspirais... Je me laisse imbibber par le réel. On est en 2003, 2004, je ne prends pas de note, je ne pose pas de questions. Mais j'ai su immédiatement que cette personne ferait personnage... »

Se reporter à un autre passage de *Nos vies* où la narratrice, Jeanne Santoire, s'exprime comme le double de l'auteure : « J'ai l'œil, je n'oublie à peu près rien. Ce que j'ai oublié, je l'invente ». Ce qu'elle invente ici, outre toute la vie conditionnelle de Gordana, c'est son pied bot. La vraie n'avait pas cette « disgrâce » qui ne se révèle que lorsque le personnage du roman se leve de sa chaise. Marie-Hélène Lafon, grande admiratrice et lectrice acharnée de Flaubert, semble s'excuser : « Je suis désolée de vous dire que quand le pied bot advient, je ne pense pas à Madame Bovary et à Hippolyte... C'est un comble ! Flaubert est un écrivain avec qui je vis constamment... » De quoi un écrivain est-il le nom ? Un

écrivain est une éponge, un être doté d'un sixième sens. Elle parle de « capillarité indéfectible » et ce pied bot de Gordana se situe dit-elle « aux antipodes de la littérature empirise, c'est un souvenir de mon enfance et de mon adolescence qui répond au doux prénom de Félix ». Marie-Hélène Lafon évoque « la claudication incroyable du cordonnier, son sabot noir énorme, j'étais fascinée. »

« Je ne décide rien ! »

« Pourquoi vous décidez qu'elle a un pied bot ? » lui demande-t-on. « Je ne décide rien ! Ça se fait en se faisant ! Quand le motif du pied bot survient dans le texte, je pense tout de suite au cordonnier. Ça monte à ce moment-là... » Là encore, l'auteure souligne que face à « cette blonde féline, de corps glorieux », elle avait peut-être besoin, elle, l'écrivain démiurge qui tire les ficelles, « le désir de castrer cette toute-puissance sexuelle, c'est très probable... » Voilà qui est dit. Et d'ajouter : « L'écriture va chercher dans la zone de soi qu'il veut peut-être mieux ne pas explorer de trop près... »

« Le potentiel narratif du conditionnel »

Un écrivain est peut-être quelqu'un qui reste un enfant. Marie-Hélène Lafon explique « Le potentiel narratif du conditionnel » son inépuisable « puissance fictionnelle », « Vous savez, les enfants, si vous les lâchez, ils vont très naturellement dire : On dirait qu'on serait... Ils partent dans une

LA PHRASE

« L'écriture va chercher dans la zone de soi qu'il veut peut-être mieux ne pas explorer de trop près... »

Marie-Hélène Lafon, écrivaine



« L'écrivain tire les ficelles ». Photo UAlsaac

Partenariat

La rencontre entre des étudiants de master de la faculté de lettres de Mulhouse a été organisée par le Suac (Service universitaire de l'action culturelle), dans le cadre d'un partenariat avec la librairie mulhousienne 47° Nord qui recevait l'auteure la veille dans ses murs, et de l'ille (Institut de recherche en langues et littératures européennes).

ré-invention de soi... Vous n'avez jamais fait ça à la terrasse d'un café ? Dans un train ? Sur une plage ? Vous voyez un autre et à l'intérieur, vous déroulez son existence. »

Au fil des pages de *Nos vies*, celle de Jeanne Santoire vient se mêler de façon toujours plus aigüe, un peu comme si le roman avait été construit autour de cette idée. Marie-Hélène Lafon indique que ce n'était pas son projet de départ. Si l'auteure broie parfois ses personnages en leur prêtant une disgrâce, un travers de l'âme, *Nos vies* en font aussi des compagnons fidèles. Ceux qui, par leur existence fugitive, peuvent rendre nos propres existences plus douces. Gordana est présente dans les pensées de Jeanne Santoire jusqu'à la dernière ligne. Son non-retour, « *claironné sur un ton quasiment triomphal* » par la caissière brune qui la remplace au Franprix sonne, ici comme une blessure, une promesse de bonheur engloutie.

« Le temps, c'est la mort »

Interrogée sur la notion du temps, le caractère presque intemporel de ses romans, Marie-Hélène Lafon donne encore sa clé : « Le temps, c'est de la mort, une parole du père... Je prends conscience du temps par la mort. J'invente le mot, chronaigie, la douleur du temps. Le temps dans l'écriture, je l'écrase complètement. Le gant de peau du temps se retourne, les décennies sont cul par-dessus tête, dès le premier jet. » Plus tard, dans le travail d'écriture, Marie-Hélène Lafon apprivoise ce « premier jet de l'inconscient », trouve des subterfuges, pour rendre le récit crédible. Elle parle des « dates infimes de nos vies intimes », de « la résolution de nos vies avec la grande histoire ».

Retenir encore de cette rencontre que l'écriture est une façon de supporter la violence, « une violence et une sauvagerie qui est pour moi constitutive de l'être et du monde ».